

PETER MAY

roman

Le mort aux quatre tombeaux



ROVERGUE

Présentation

Un pari lors d'une soirée trop alcoolisée amène Enzo MacLeod, ancien légiste de la police écossaise établi en France, à entreprendre une enquête autour de la disparition inexplicquée de Jacques Gaillard, conseiller du Premier ministre devenu star de la télévision et dont on n'a plus aucune trace depuis le mois d'août 1996. Cette affaire énigmatique a mis en échec la fine fleur de la police française. Arrogance déplacée ? En quelques jours, à la surprise générale, MacLeod remonte le fil jusqu'à une malle fortuitement découverte dans les catacombes de Paris. Une malle qui contenait, outre un crâne humain, une fort étrange collection d'objets : une coquille Saint-Jacques, un stéthoscope, un pendentif avec une abeille, une médaille de l'ordre de la Libération.

Et si, pour élucider le mystère, il fallait se plonger dans l'histoire de France ? MacLeod comprend que le ou les assassins ont jeté un défi aux enquêteurs en rassemblant les pièces d'un inextricable puzzle. Il décide de relever le gant. Sans imaginer que le tueur puisse s'en prendre à lui.

Peter May

Peter May habite depuis une dizaine d'années dans le Lot. Il a d'abord été journaliste avant de devenir l'un des plus brillants et prolifiques scénaristes de la télévision écossaise. Il y a quelques années, Peter May a décidé de quitter le monde de la télévision pour se consacrer à l'écriture de ses romans. Le Rouergue a publié sa série chinoise avant d'éditer la trilogie de Lewis (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*) qui l'a rendu célèbre.

Du même auteur, dans la collection Rouergue noir

Trilogie de Lewis

L'Île des chasseurs d'oiseaux
(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

L'Homme de Lewis
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme, 2012)

Le Braconnier du lac perdu
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

Meurtres à Pékin (2005, Babel, 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel, 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel, 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel, 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel, 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel, 2011)

© Illustration de couverture : Jean Lecointre
Titre original : *Extraordinary People*
© Peter May, 2006

© Éditions du Rouergue, 2013, pour la traduction française
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-0547-5

Peter May

**LE MORT
AUX QUATRE
TOMBEAUX**

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

roman policier

ROUERGUE

Pour Ariane et Gilbert

*Les hommes sont divisés en « ordinaires »
et « extraordinaires ». Les premiers doivent vivre
dans l'obéissance et n'ont pas le droit de violer la loi,
attendu qu'ils sont des hommes ordinaires ;
les seconds ont le droit de commettre tous les crimes
et de transgresser toutes les lois, par cette raison
que ce sont des hommes extraordinaires.*

Dostoïevski, *Crime et Châtiment*

Prologue

Août 1996

Les murs de la cour lui renvoient l'écho de sa respiration rauque, haletante, chargée de peur. Il sait qu'il va mourir. Il l'a lu dans leurs yeux.

Il entend leurs pas pressés, derrière les vitraux du cloître. Ces vitraux qu'il connaît par cœur et ne reverra plus jamais : Le Miracle des Billettes, Le Sacrifice d'Elie, Le Pressoir mystique.

Le clair de lune se reflète sur la surface des pavés luisants, polis au fil des siècles par les pieds des religieux.

Il se précipite entre les arcs-boutants, glisse, trébuche, heurte une poubelle qui se renverse dans l'obscurité en répandant son contenu sur le sol. Devant lui, une porte entrebâillée donne sur un couloir baigné d'une lueur spectrale. Une pancarte et une flèche rouge indiquent Vitraux du cloître. Il s'éloigne en sens inverse, pénètre dans l'église.

Il se sent presque aspiré par le calme immense. Sa panique emplit l'espace. À droite, une statue de la Vierge l'observe, impassible, insensible aux prières qu'il lui a souvent adressées tout au long de sa vie.

Leurs pas et leurs chuchotements se rapprochent. Il se met à courir, longe le déambulatoire, dépasse les chapelles de saint Paul, de saint Joseph, des âmes du purgatoire. À l'extrémité de la nef, les quatre-vingt-dix tuyaux argentés de l'orgue s'élèvent en colonnes brillantes vers le Christ ressuscité flanqué de deux anges. Il a envie de leur crier : aidez-moi ! Mais il sait qu'ils ne peuvent rien pour lui.

Il franchit le jubé en marbre, puis s'arrête sous le Christ en croix. Combien de fois s'est-il recueilli ici, devant l'autel, avant de recevoir Sa chair, de boire Son sang ?

Il s'agenouille. Une dernière fois. Les autres se sont arrêtés. Comme s'ils voulaient lui laisser le temps de réciter une dernière prière. Une prière qui lui donnera le courage de les défier. Il se lève, se retourne, leur fait face. Quatre visages impatients luisent dans la pénombre.

– Déshabillez-vous !

– Non !

Un coup d'une rare violence le projette à terre.

– Déshabillez-vous !

Une autre main se dresse au-dessus de sa tête.

Jamais il n'a été capable d'endurer la moindre douleur. Jamais son intelligence supérieure n'a su vaincre la faiblesse de sa chair. Lentement il ôte ses vêtements, un par un, de plus en plus humilié. Nu devant eux, il frissonne malgré la chaleur de cette nuit d'été.

– Vous ne pourrez m'obliger à rien, dit-il.

Un sourire narquois accueille ses paroles.

– Il ne vous reste qu'une seule chose à faire, Maître. Mourir.

La lune se reflète un bref instant sur les lames tranchantes brandies dans le noir. Il se met à hurler lorsqu'elles s'abattent sur lui. La dernière chose qu'il voit, c'est la pancarte intimant le SILENCE aux visiteurs. Il sait que le sien sera éternel.

Chapitre un

I

Juillet 2006

La rue des Deux-Ponts traverse l'île Saint-Louis du nord au sud, entre le pont Marie et le pont de la Tournelle.

Enzo avait été surpris que Kirsty puisse s'offrir un appartement en plein cœur de Paris, dans ce quartier où le mètre carré atteint souvent vingt mille euros. Mais, d'après Simon, elle vivait sous les toits, dans un tout petit studio dont son employeur payait le loyer.

La veille, affalé dans son fauteuil, devant la fenêtre ouverte sur la nuit étouffante, tout en contemplant le plafond et en faisant glisser un bottleneck métallique sur les cordes de sa guitare qui gémissaient doucement, il s'était demandé s'il n'avait pas tort de chercher à la voir. Puis il s'était dit que, de toute façon, il devait aller à Paris – à cause d'un pari stupide. Quelque part au milieu du dédale de rues étroites du vieux Cahors, une horloge avait sonné 2 heures.

– Papa ?

À la vue de Sophie, en chemise de nuit sur le seuil de la porte, il s'était brusquement senti ému par l'intensité de son amour pour sa fille ; des larmes lui étaient montées aux yeux.

– Tu ne dors pas, Sophie ?

– Va te coucher, papa. Il est tard.

Elle parlait toujours anglais lorsqu'ils étaient seuls. Avec un drôle d'accent écossais incongru qu'il ne pouvait s'empêcher d'associer au parfum du whisky. Elle était venue s'asseoir sur le bras du fauteuil.

– Si tu m'accompagnais à Paris ?

– Pour quoi faire ?

– Voir ta sœur.

– Je n'ai pas de sœur.

Elle avait dit ça sans rancœur. C'était juste un état de fait.

– Kirsty est ma fille, Sophie.

– Je la déteste.

– Comment peux-tu la détester ? Tu ne l'as jamais vue.

– Parce qu'elle te déteste. Comment aimer quelqu'un qui te déteste ?

Elle avait soulevé la guitare pour la caler contre la fenêtre, puis s'était blottie contre son père, la tête sur sa poitrine.

Il n'eut aucun mal à trouver l'immeuble – numéro 19 bis, à côté d'un marchand de légumes – mais il y avait un code. Il aurait pu sonner chez la concierge ; pour lui dire quoi ? Que sa fille habitait au dernier étage ? Et en admettant qu'elle le laisse monter, que lui raconterait-il ensuite, si Kirsty lui claquait la porte au nez ?

Il décida de déjeuner à L'Îlot vache, le bistrot du coin. Assis près d'une fenêtre, il regarda passer les gens jusqu'à ce que le restaurant se vide et que le garçon commence à rôder dans la salle d'un air impatient. Il régla l'addition, il traversa la rue et entra au Louis XI, où il resta deux bonnes heures devant un verre de bière. Le soleil descendait dans le ciel. Les touristes défilaient toujours, transpirant dans la chaleur du mois de juillet et les gaz d'échappement des voitures, des bus et des taxis.

Enfin, il la vit. Malgré toutes ces heures d'attente, il eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Cela faisait douze ans qu'il n'avait pas posé les yeux sur sa fille. À l'époque, elle n'était encore qu'une adolescente de quinze ans, froide, distante, hostile. Il la regarda traverser la rue des Deux-Ponts, les mains chargées de sacs en plastique roses bourrés de provisions. Elle portait un jean

taille basse et un court tee-shirt blanc sans manches exposant son ventre au monde entier. Très peu de filles possédaient une silhouette capable de supporter cette mode. Kirsty était de celles-là, avec ses épaules carrées et ses interminables jambes fines. Ses cheveux longs, comme ceux de son père, flottaient librement sur ses épaules.

Enzo laissa tomber quelques pièces sur la table, se précipita dehors, et la rattrapa devant l'immeuble, où elle se débattait avec ses sacs pour composer le code.

– Laisse-moi t'aider, dit-il comme elle poussait la porte avec le pied.

Surprise, la jeune femme se retourna. Il lui fallut quelques secondes pour replacer dans leur contexte l'accent écossais inattendu et l'air vaguement familier de cet homme étrange. Entre-temps, Enzo s'était emparé des sacs et maintenait la porte ouverte. Rouge de confusion, Kirsty entra dans le hall. Ce laps de quelques secondes suffit à raviver sa colère.

– Qu'est-ce que tu veux ? siffla-t-elle à voix basse comme si elle avait peur qu'on les entende.

Il la suivit dans la petite cour pavée agrémentée de plantes et d'arbres en pots. La loge de la gardienne se trouvait au pied d'un superbe escalier en bois.

– Simplement te parler, Kirsty. Passer un peu de temps avec toi.

– Marrant... Tu n'étais jamais là quand moi j'avais envie de passer un peu de temps avec *toi*. Tu étais trop pris par ta *nouvelle* famille.

– Ce n'est pas vrai, Kirsty. Je t'aurais consacré tout le temps du monde si tu m'en avais donné la possibilité.

– Oh, mais bien sûr ! s'écria-t-elle, le visage blême. C'est *ma* faute. J'aurais dû le comprendre. C'est *ma* faute si tu nous as quittées. C'est *ma* faute si tu as choisi d'aller vivre en France avec une autre femme et fonder une autre famille. Pourquoi n'ai-je rien compris ? Quand je pense à toutes ces nuits où j'entendais maman pleurer dans la chambre voisine. Dire que je n'ai pas compris que c'était *ma* faute. Tous ces anniversaires, tous ces Noël sans toi. Tous ces moments de la vie où une fille a besoin que son père l'admire, soit fier d'elle. Pourquoi n'ai-je donc pas compris que c'était *ma* faute ? Après tout, tu avais toujours une *super* raison d'être ailleurs, non ?

Son émotion l'empêcha de continuer. L'intensité de son regard gênait Enzo. C'était la première fois qu'il prenait la mesure de sa colère. Il en était bouleversé.

– Donne-moi ça !

Elle voulut arracher les sacs qu'il tenait, mais il résista.

– Je t'en prie, Kirsty. Je n'ai pas passé un seul jour de ma vie sans penser à toi, au mal que je t'ai fait. Tu ne te rends pas compte à quel point il est difficile d'essayer d'expliquer ces choses-là à une enfant. Mais je suis toujours ton père, je t'aime toujours. Tout ce que je veux, c'est te parler. Te raconter ce qui s'est passé. Ce qui s'est réellement passé.

Elle le dévisagea un moment en silence, sa colère se muant en mépris.

– Je n'ai pas de père. Mon père est mort il y a longtemps.

Elle baissa les yeux sur les sacs en plastique.

– Tu vas te décider à me les donner, oui ou non ? Oh, et puis, merde, garde-les ! s'écria-t-elle en s'élançant dans l'escalier.

Il se retrouva seul au milieu de la cour, stupide, désespéré. Au bout d'un long moment, il posa doucement les provisions sur la première marche. Puis il fit demi-tour et sortit de l'immeuble.

II

La nuit tombait lorsqu'il arriva au Bonaparte. Presque toutes les tables de la terrasse étaient occupées ; il en trouva une dans un coin, commanda un cognac et regarda sa montre. 22 heures 10. Dix minutes de retard. Raffin était-il déjà reparti ? Enzo avait prévenu le journaliste qu'il le reconnaîtrait facilement à sa queue-de-cheval et à sa mèche blanche au-dessus de la tempe gauche. Il ne s'interrogeait jamais sur la manière dont les autres le percevaient, avec ses pantalons baggy, ses amples chemises sans col, ses tennis blanches – et, bien sûr, l'éternelle sacoche en toile pendue à son épaule. Sophie adorait se moquer de lui en le traitant de vieil hippie. C'était probablement l'image qu'il renvoyait. Il était également très grand et

athlétique – grâce au vélo, qui le maintenait en forme ; au milieu d'une foule, on ne manquait pas de le remarquer. Les femmes semblaient même le trouver séduisant ; pourtant, après Pascale, il n'avait jamais eu envie de s'engager dans une nouvelle aventure.

Vers 22 heures 20, songeant à partir, il cherchait des pièces dans sa poche quand il sentit une présence. Il leva la tête. Devant lui se tenait un homme mince et grand, aux cheveux bruns assez longs rejetés en arrière par-dessus le col relevé de sa chemise blanche ; une veste en lin était négligemment jetée sur son épaule, et son pantalon au pli impeccable tombait juste comme la mode l'exigeait sur des chaussures italiennes en cuir noir. L'homme tira une dernière bouffée de la cigarette coincée entre ses longs doigts avant de la jeter d'une chiquenaude sur le trottoir.

– Roger Raffin. Désolé, je suis en retard.

– Ça ne fait rien, répondit Enzo en serrant la main qu'on lui tendait.

Il fut surpris de la sentir si fraîche.

Raffin prit une chaise et, avec l'aisance d'un habitué, fit signe au garçon en tablier noir et chemise blanche, qui se matérialisa presque immédiatement à côté de leur table.

– Un verre de pouilly fumé.

Il désigna du menton le verre d'Enzo :

– Cognac ?

– Cognac.

Pendant qu'ils attendaient leurs boissons, Raffin alluma une nouvelle cigarette :

– J'ai lu sur Internet que vous êtes professeur de biologie à l'université Paul-Sabatier de Toulouse. J'avoue que je ne comprends pas très bien pourquoi vous voulez me rencontrer.

– En Écosse, je faisais partie de la police scientifique. Il y a longtemps, c'est vrai. Internet n'existait même pas à l'époque.

– Et à quel titre vous sentez-vous qualifié pour donner votre avis sur quoi que ce soit aujourd'hui ?

– Ma formation de biologiste légiste. Mes sept années dans la police de Glasgow, les deux dernières à la tête du département de

biologie, couvrant tout, depuis l'interprétation d'un échantillon de sang sur une scène de crime aux analyses des fibres et de cheveux. J'ai connu le début des tests ADN. Oh, et je ne vous l'ai pas précisé ? Je suis l'un des quatre experts du Royaume-Uni spécialisés dans l'étude des crimes en série.

– Vous l'étiez, monsieur Macleod ! Les choses ont changé.

– Je me tiens au courant de tous les progrès réalisés dans ce domaine.

– Pourquoi ne pas avoir continué, alors ?

– Pour des raisons personnelles.

Raffin fixa sur Enzo des yeux clairs d'un vert surprenant. Il ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ou trente-six ans. Il avait la peau claire, des lèvres pâles, un nez fin, pointu, un peu trop proéminent peut-être, mais c'était un bel homme.

– Pourquoi devrais-je vous apporter mon aide ? demanda-t-il en soupirant, après avoir bu délicatement une gorgée de vin.

Enzo porta son verre à sa bouche ; le cognac lui brûla l'œsophage. Il se sentait insouciant, intrépide, impatient de combler un vide dans sa vie. Mais il lui sembla plus judicieux de ne pas mentionner le pari.

– Parce que je compte bien découvrir ce qui est arrivé à Jacques Gaillard. Avec ou sans votre aide.

III

Raffin habitait rue de Tournon, à cent mètres du Sénat. Il composa un code avant de pousser une lourde porte cochère qui s'ouvrit sur un hall pavé avec, au fond, une cour dominée par un grand marronnier. Des lumières brillaient aux fenêtres ouvertes sur la fraîcheur relative du soir. On entendait rire et parler. Dans un appartement, quelqu'un exécutait au piano une interprétation incertaine de Chopin.

– J'exige une garantie d'exclusivité, dit Raffin en se retournant. Personne d'autre ne devra publier les résultats de votre enquête. J'en aurai les droits exclusifs. Et je veux tout cela consigné par écrit.

– D'accord.

Quelques minutes plus tôt, au Bonaparte, il s'était décidé en vidant son verre de pouilly :

– O.K., avait-il déclaré. Je possède des tonnes de notes prises au cours de mes recherches. Dont une partie seulement a servi au livre. Venez chez moi ; vous pourrez les emporter pour les consulter.

Il précéda Enzo dans un escalier qui s'enroulait autour d'une étroite cage d'ascenseur et s'arrêta au premier étage.

Il chercha ses clés dans sa poche, ouvrit la porte de l'appartement, pénétra dans une entrée carrée, faiblement éclairée par la lumière de la cour que filtraient les longues fentes étroites d'un store vénitien.

Enzo sentit immédiatement le journaliste se raidir à côté de lui.

– Qu'y a-t-il ?

Raffin leva une main pour le faire taire. De l'entrée, une double porte vitrée donnait sur un salon plongé dans une semi-pénombre. À l'autre extrémité de la pièce, un trait de lumière jaune provenait d'une porte entrebâillée. Quelqu'un s'affairait de l'autre côté.

– Des cambrioleurs, murmura Raffin.

Il posa délicatement sa veste sur le dossier d'une chaise, saisit une grosse encyclopédie sur l'étagère la plus basse d'une bibliothèque qui s'élevait jusqu'au plafond, brandit le volume au-dessus de sa tête, et s'avança dans le salon. Enzo le suivit, sans pouvoir s'empêcher de le trouver un peu ridicule, *L'Histoire du monde de E à F* lui paraissant une arme assez peu efficace.

Soudain, la porte s'ouvrit en grand et la lumière inonda la pièce. Raffin se figea sur place. Une femme venait d'apparaître sur le seuil – grande, vêtue d'une longue robe noire sans manches au décolleté vertigineux ; ses cheveux noirs striés de fils d'argent retombaient librement sur ses épaules. L'air abasourdi, elle fixait sur lui d'immenses yeux noirs. Cela faisait longtemps qu'Enzo n'avait pas vu une femme aussi belle.

– Pour l'amour du ciel, Roger, pose ce truc. L'histoire n'a jamais été ton fort, tu le sais.

Raffin baissa lentement *L'Histoire du monde*.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venue chercher mes affaires. Tu n'étais pas là, mais j'ai encore une clé.

Il posa le livre sur une table et tendit la main.

– Rends-la-moi.

La femme glissa ses longs doigts dans une poche dissimulée sous les plis de sa robe et en sortit une clé attachée à une lanière de cuir. Il la lui arracha des mains.

– Tu as tout pris ?

– Je crois. Il me faudrait un sac pour les ranger.

– Il y en a dans la penderie.

Elle ne fit pas mine de bouger et porta son regard sur Enzo.

– Tu ne nous présentes pas ?

Le journaliste semblait avoir oublié la présence de son compagnon.

– Il est juste venu chercher des papiers.

Enzo s'avança alors :

– Enzo Macleod, dit-il en souriant. Enchanté.

Il lui serra la main et la retint un peu plus que nécessaire. Les yeux de cette femme le fascinaient. Il se sentait prisonnier de son regard.

– Charlotte. Vous n'êtes pas français.

– Écossais.

– Ah !

Puis, s'adressant à Raffin :

– Quels papiers ?

– Ça ne te regarde pas.

– J'enquête sur la disparition de Jacques Gaillard, précisa Enzo.

Raffin poussa un grand soupir.

– Vous ne pourrez plus jamais vous en débarrasser. Charlotte est... psychologue.

Il prononça ce mot comme s'il lui écorchait la bouche.

– Spécialisée dans le profilage des criminels.

– Où avez-vous été formée ?

– Comme profileuse ? Aux États-Unis. J'y suis restée deux ans avant d'ouvrir un cabinet à Paris. De temps en temps, la police daigne me demander mon avis. Mais je gagne surtout ma vie avec les petits problèmes des autres. Dans mon cas, le crime ne paie pas.

– Je vais te chercher un sac, l'interrompit Raffin, en ouvrant une porte dissimulée dans le mur.

Enzo essaya de donner un âge à Charlotte ; elle lui paraissait un peu plus jeune que le journaliste.

– Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle. Vous êtes policier ?
DéTECTIVE privé ?

– Non. J'étais biologiste légiste.

Elle hocha la tête comme si cela expliquait tout, puis Raffin réapparut avec deux grands sacs en plastique ; il lui en lança un et dit à Enzo :

– Je vais chercher mes notes.

Sur ce, il disparut par une porte à double battant qui menait sans doute à son bureau.

– Je ferais mieux d'emballer mes affaires, dit la jeune femme en regagnant la chambre.

Une fois seul, Enzo observa la pièce. De grandes fenêtres donnaient sur la cour. Par-delà une table ovale des bibliothèques couvraient deux murs. Les autres étaient ornés de peintures et dessins : natures mortes, scènes tirées de la littérature classique grecque et romaine, tableaux orientalistes, et aussi ce qui ressemblait à l'original d'une vieille affiche de film français. Il y avait un piano droit à côté d'une fenêtre, et un ancien poêle en faïence dans un renforcement. Chaque chose paraissait à sa juste place. Mais tous les petits objets qui encombrant en général les maisons et révèlent la personnalité de leurs occupants manquaient indéniablement. Raffin possédait un style qui se reflétait dans son attitude, les vêtements qu'il portait, la décoration de son appartement. Pourtant, rien ne le trahissait, comme si ce vernis très lisse servait à cacher quelque chose.

Au bout de quelques minutes, le journaliste revint avec le sac bourré de dossiers.

– Voilà qui devrait vous occuper un bon moment.

Puis il ajouta en se dirigeant vers la chambre :

– Excusez-moi une seconde.

Enzo se retrouva seul, plongé dans le silence de l'appartement, incapable de saisir le sens des murmures chargés de colère qui lui parvenaient de la pièce voisine. Très vite les murmures se transformèrent

en cris. Il concentra son attention sur l'une des natures mortes. Les problèmes domestiques des autres ne l'intéressaient pas. Enfin, les voix se turent, la porte se rouvrit, Charlotte sortit avec un sac plein de vêtements, le visage empourpré de colère et de confusion. Sans le regarder, elle lança :

– Au revoir, monsieur Macleod.

Puis, elle s'en alla.

Raffin apparut à son tour, un peu rouge.

– Désolé, dit-il machinalement. Ce n'est jamais facile de rompre. Quand vous aurez lu tout ça, appelez-moi si vous avez des questions. En attendant, je m'occupe des droits de publication.

IV

Boulevard Saint-Germain, Enzo aperçut Charlotte qui cherchait un taxi. La circulation était encore très dense et les terrasses des cafés noires de monde, mais il n'y avait aucun taxi libre en vue.

Il la rejoignit au bord du trottoir.

– Vous voulez que j'en appelle un ?

Même de profil, ses yeux produisaient sur lui un effet désarmant.

– Vous habitez dans le coin ? demanda-t-elle.

– Mon studio est à côté d'ici, derrière l'Institut. Mais je pensais en appeler un depuis mon portable.

– Oh !

Elle parut déçue.

– Je croyais que vous alliez m'inviter à boire un café.

Pris de court, il répondit :

– Pourquoi pas ? Eh bien, traversons alors.

Ils remontèrent la rue de l'Ancienne-Comédie, puis la rue Mazarine et se frayèrent un chemin au milieu de la foule, en direction du dôme éclairé de l'Institut de France.

Soudain, une jeune femme, un bébé dans les bras, sortit précipitamment d'une supérette ouverte le soir, heurta Enzo, et renversa le contenu de son panier sur le trottoir.

– Merde !

– Je suis désolé, dit celui-ci en se baissant pour l'aider.

Le bébé se mit à pleurer, gênant un peu plus la jeune femme qui avait déjà du mal à ramasser ses provisions.

– Attendez, vous permettez ? dit-il en lui prenant le bébé des bras.

Elle parut un instant sur la défensive, mais apparemment rassurée par sa physionomie avenante, elle accepta et continua à rassembler ses affaires avec l'aide de Charlotte. Le temps que les deux femmes aient tout remis en place, le bébé gazouillait dans les bras d'Enzo.

– Elle est vraiment mignonne, dit-il en faisant une grimace au bébé qui éclata de rire.

Voyant la jeune femme et Charlotte le regarder fixement, il se sentit aussitôt gêné et rendit l'enfant à sa mère.

– Merci, dit celle-ci en s'éloignant rapidement avec son bébé qui se retourna pour sourire à Enzo.

Charlotte, élégante et magnifique dans sa robe noire, le considérait d'un air songeur.

– Qu'y a-t-il ?

– Rien. Vous deviez m'offrir un café, non ?

Le studio se trouvait à l'angle de la rue Guénégaud et de la rue Mazarine, au-dessus d'un café. Sur le palier du premier étage, Enzo ouvrit une porte et Charlotte laissa aussitôt échapper un cri de surprise.

– Je n'aurais jamais cru que vous aviez si mauvais goût !

– Intéressant, n'est-ce pas ?

Il referma derrière lui et la suivit dans la pièce principale tapissée d'une toile au motif géométrique rouge, brun et crème répété à l'infini.

– Affreusement sixties. Je n'y peux rien. Ce sont des amis de Cahors qui me le prêtent. Il appartient à leur vieil oncle, aujourd'hui dans une maison de retraite. J'adore cet endroit.

Tout en préparant le café, il la regarda déambuler en examinant les trophées et les objets qui encombraient l'espace – statuettes

africaines, boîte en laque chinoise, dragon vert en porcelaine, buste en ivoire.

– Apparemment, c'était un grand voyageur. Un type intéressant. J'aurais bien aimé le connaître.

Charlotte se tourna vers lui avec un sourire interrogateur.

– Vous vivez à Cahors ?

Enzo hocha la tête.

– Vous avez combien d'enfants ?

Il lui lança un regard surpris.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai des enfants ?

– J'observe les gens. C'est mon job. Je ne peux pas m'empêcher de remarquer tous les microsignes qui les trahissent. Ça rend mes amis paranoïaques. Ils s'imaginent que je les étudie sans arrêt.

– Et c'est vrai ?

– Bien sûr. C'est peut-être pour ça que je n'en ai pas beaucoup.

– Et quels microsignes révèlent que je suis père ?

– Vos yeux. Évidence physiologique. Quand un homme regarde un enfant, s'il en a lui-même, ses pupilles se dilatent ; s'il n'en a pas, elles ne varient pas.

Enzo lui tendit une tasse de café.

– Mes yeux me trahiront toujours. Je mens très mal. Lait ou sucre ?

Elle secoua la tête.

– Des yeux très curieux, d'ailleurs. Un bleu, un marron. Syndrome de Waardenburg ?

– Vous êtes la première personne de ma connaissance à savoir ce que c'est, répondit-il, surpris.

– Anomalie génétique caractérisée par une mèche blanche dans les cheveux. Parfois accompagnée d'une malformation du palais et du crâne.

– Et parfois aussi de surdité. Heureusement, il s'est limité chez moi aux yeux et aux cheveux. Avec, bien sûr, une chance sur deux de le transmettre à mes enfants.

– C'est le cas ?

– L'une en a hérité, l'autre non. Elles sont de mères différentes. C'est peut-être pour ça.

– Vous êtes marié, alors ?

– Veuf.

Il avala son café pour masquer sa gêne. Il n'aimait pas aborder le sujet.

– Désolée. C'est récent ?

– Un peu moins de vingt ans. Le café est bon ?

– Oui.

Ils burent en silence, puis Charlotte demanda :

– Et... votre intérêt pour l'affaire Jacques Gaillard ?

– Purement intellectuel.

Il sourit d'un air penaud avant d'avouer :

– Un pari stupide.

– Un pari ?

– Peut-on, oui ou non, résoudre une affaire ancienne grâce aux nouvelles technologies ?

– Vous n'avez pas choisi le cas le plus facile. Il existe peu d'indices. Pas de corps, pas de trace de violence. En fait, Roger s'est fait éreinter pour l'avoir inclus dans ses sept meurtres célèbres non résolus. Personne n'a jamais pu prouver que Gaillard était mort.

– Vous avez l'air d'en connaître un rayon ?

– Oui.

Charlotte but son café. Enzo eut l'impression qu'elle aussi s'efforçait de cacher son malaise.

– Vous savez que c'est le meurtre non élucidé de sa propre femme qui l'a incité à écrire ce livre ?

– Oui. Le septième crime.

Charlotte examina sa tasse.

– Ce n'est pas facile d'entretenir une relation avec une victime.

Elle leva les yeux et, comme si elle éprouvait le besoin de s'expliquer, ajouta :

– Les survivants sont des victimes, eux aussi, vous savez. Nous étions ensemble pendant qu'il effectuait ses recherches pour ce livre.

– Mais plus maintenant.

– Non, plus maintenant.

Elle posa sa tasse.

– Si vous m’appeliez un taxi ?

– Bien sûr.

Il sortit son portable d’une poche de son pantalon et commença à composer le numéro.

– Enzo... dit-elle une fois qu’il eut commandé la voiture. D’où vient ce prénom ?

– C’est le diminutif de Lorenzo. Ma mère était italienne. Mariée à un Écossais. Un mélange détonnant.

– Je n’en doute pas.

Lorsque le taxi signala son arrivée par un coup de Klaxon, Enzo descendit avec Charlotte. Ils s’attardèrent un instant sur le trottoir.

– On pourrait peut-être dîner ensemble un soir ? proposa-t-il.

Il se sentait aussi stupide qu’un gamin demandant pour la première fois à une fille de sortir avec lui, mais il avait l’impression qu’elle lui échappait comme une poignée de sable file entre les doigts.

– Je viens juste d’en finir avec Roger, répondit-elle en évitant de le regarder. Laissez-moi un peu de temps.

Elle ouvrit son sac à main et en sortit une carte de visite.

– Cependant, si vous avez besoin des lumières d’une psychologue professionnelle sur le cas Gaillard, n’hésitez pas à m’appeler. Merci pour le café, monsieur Macleod.

– Enzo, corrigea-t-il en fermant la portière du taxi.